

« George Dandin »

Louise Vigeant

Number 73, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28248ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vigeant, L. (1994). Review of [« George Dandin »]. *Jeu*, (73), 168–175.

ment du sortilège et de l'envoûtement théâtral : son personnage-acteur, offusqué que l'on ait escamoté la scène où Sampognetta doit mourir, et après avoir désinvesti son rôle parce « qu'il n'arrive pas à mourir tout seul », reprendra son entrée, d'abord en expliquant ce qu'il aurait fallu à son personnage pour se mettre dans le coup, puis en le faisant doucement évoluer vers la réalité de la fiction. Grâce à une subtilité de jeu surprenante, l'acteur va promptement faire obliquer le spectateur de l'artifice du jeu avoué vers l'atmosphère tragique d'une mort qui approche, avec l'émotion qui s'ensuit, manifestant une force d'incarnation peu commune. Ce moment magnifique illustre à merveille combien, au théâtre, l'émotion qui jaillit d'un art de la feinte n'en est pas moins vraie et enlevante ; aussi la jonction entre le théâtre et la vie se situe-t-elle dans cette région sensible de l'âme qui nécessite la passion de l'acteur pour s'embraser. La délicatesse de la mise en scène réside dans ce fragile équilibre entre l'identification et la distanciation, préservé par les acteurs qui ne sacrifient jamais l'une à l'autre.

Manifestement, ce qu'ont partagé avec Pirandello Claude Poissant et l'équipe du Trident est cette foi dans la force de l'imaginaire pour que surgisse le théâtre dans sa manifestation la plus pure, débarrassé des effets scénographiques trop bien vernis contre lesquels le dramaturge s'insurgeait déjà au début du siècle. Car c'est bien là ce qu'appelle le texte de Pirandello : la création *suggestive* d'un monde sensible sur scène. Il ressort une certaine grâce du jeu de ces comédiens qui ont guidé agilement le spectateur dans les sillons de cet univers enchevêtré, faisant naître et renaître la vie avec une économie de moyens que prolonge une scénographie dépouillée, simplement évocatrice des deux histoires inachevées qui constituent la pièce. L'écho

répercuté par la mise en scène, à l'appel de Pirandello, impose effectivement la certitude que l'art acquiert non seulement plus de réalité que la vie, mais qu'il crée de la vie et de l'imaginaire chez ses interlocuteurs silencieux.

Marie-Christine Lesage

« George Dandin »

Texte de Molière. Mise en scène : Marcel Delval ; scénographie : Stéphane Roy ; éclairages : Guy Simard ; costumes : François Barbeau ; musique originale : Jean Sauvageau et Marcel Brunet ; chorégraphie des combats : Jean-François Gagnon. Avec Violette Chauveau (Angélique), Normand Chouinard (George Dandin), Jean-François Gagnon (Colin, le Curé), Roger Léger (Lubin), Pier Paquette (Clitandre), Gilles Pelletier (Monsieur de Sotenville), Marie Tifo (Claudine) et Marthe Turgeon (Madame de Sotenville). Coproduction du Centre national des Arts et du Théâtre du Nouveau Monde, présentée au T.N.M. du 12 octobre au 5 novembre 1994.

George Dandin : bourreau et victime

Dès que la publicité est apparue dans les abribus à Montréal, nous avons su que le *George Dandin* que Marcel Delval montait au Théâtre du Nouveau Monde allait se terminer par la mort du héros éponyme. En effet, les affiches montraient George Dandin, sous les traits de Normand Chouinard, tombant à la renverse dans l'eau. Nous comprenions d'emblée que le metteur en scène belge avait opté pour une interprétation dramatique de la comédie de Molière *George Dandin ou le Mari confondu*, surtout si nous connaissions le texte et savions que les dernières paroles du personnage constituent précisément un cri du cœur laissant envisager un suicide : « Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, dit-il, le meilleur parti



Photo : Yves Renaud.

qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première¹. » Marcel Delval allait prendre au pied de la lettre cette réplique de George Dandin.

L'idée sera confirmée aussitôt que le rideau se lèvera sur une scène d'enterrement. Au son d'une musique funèbre, dans un sombre décor de cathédrale où flotte un parfum d'encens — une réussite de Stéphane Roy —, des silhouettes circulent près d'un tombeau. Un George Dandin sarcastique en sortira pour déclamer le monologue d'ouverture de la pièce qui nous instruit clairement des insatisfactions du riche paysan ayant épousé cette bien « étrange affaire » qu'est la demoiselle Angélique de Sotenville. Cette femme, il l'apprendra bientôt, ajoutera au mépris qu'elle lui témoigne l'offense de le cocufier. Le ton est donné au spectacle. George

Dandin apparaîtra comme la victime d'un complot ourdi contre lui par le clan des aristocrates, bien décidés à ne l'accepter parmi eux que pour son argent, et pour qui il ne sera jamais qu'un rustre paysan. Ainsi la pièce sera-t-elle, en un long retour en arrière, une présentation des circonstances qui ont mené George Dandin au suicide. Inévitablement, l'image finale du spectacle sera la descente de Dandin dans la fosse, alors qu'il aura tout tenté pour recouvrer son honneur de mari et de bourgeois confronté à l'hypocrisie des aristocrates. George Dandin, on le voit, comme tous les personnages dignes de ce nom d'ailleurs, peut se laisser lire de bien des manières. S'il a été qualifié de ridicule par les uns, accusé d'être un bourreau par les autres, il a aussi été vu comme une victime de son époque.

La mésalliance, au cœur de cette comédie, est loin d'être un thème original. Point de départ d'une pièce aussi ancienne que *les Nuées* d'Aristophane, on le retrouve égale-

1. Molière, *George Dandin*, Paris, Classiques Larousse, 1990, p. 103.

ment dans un conte de Boccace, au XIV^e siècle, dont Molière aurait d'ailleurs tiré une farce, *la Jalousie du barbouillé*², datant de l'époque où l'Illustre-Théâtre jouait en province, et qui constituerait une première version de *George Dandin*. Molière compte donc sur la traditionnelle habitude du public de rire des mésaventures de celui qui tâte de la noblesse pour amener un sujet peut-être plus délicat : l'hypocrisie de ceux-là mêmes que l'on tente d'imiter. Ainsi un sujet de farce devient-il matière comique, voire dramatique.

L'anecdote est simple : Monsieur et Madame de Sotenville ont accordé la main de leur fille Angélique au paysan George Dandin, en quête d'un titre, puisque celui-ci était suffisamment riche pour combler leurs coffres dégarnis de nobliaux. La belle Angélique se laissera courtiser par un certain Clitandre, offense dont le mari demandera réparation aux parents qui seront plus offusqués de voir leur fille, *si bien élevée*, ainsi accusée d'immoralité que soucieux de vérifier les faits. À trois reprises — la comédie compte trois actes —, George Dandin, croyant prendre sa femme sur les faits, tente de la confondre, mais, chaque fois, la ruse d'Angélique fera tourner la situation contre lui et ce sera plutôt lui qui sera publiquement confondu, d'où le sous-titre de la pièce.

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une comédie respectant les règles du « grand genre » — entendons la construction en cinq actes et l'écriture en vers —, cette pièce de Molière comporte bien des procédés typiques du comique, dont aucune mise en scène ne peut faire abstraction, certains remontant à la *commedia dell'arte* : le quiproquo, la

« coïncidence commode », le comique de gestes (soufflet, bastonnade et poursuites). Et si Marcel Delval a choisi de souligner les aspects les plus sombres de la pièce, sa mise en scène a su mettre en valeur aussi le caractère comique de l'œuvre. Car on rit ferme devant ce spectacle : on rit de la bêtise de Lubin, le valet qui ne sait garder sa langue et par qui Dandin apprend l'inconduite de sa femme, on rit de l'ahurissement quasi hypnotique de Dandin, on rit des accoutrements et du style affecté de Monsieur et Madame de Sotenville. On rit aussi, bien sûr, des bons mots de Molière. Toutefois, devant certaines scènes, le spectateur rit jaune tellement la situation, d'abord drôle, devient presque pathétique. Rappelons, par exemple, la scène du duel, que Delval a ajoutée à son *George Dandin*, la tirant du *Bourgeois gentilhomme*, où l'on voit notre homme se laisser entraîner par son beau-père dans un combat dont il ne connaît manifestement pas les règles. Pas plus que l'art du discours, George Dandin ne connaît celui du duel à l'épée. Et si nous rions devant ses maladresses et, surtout, devant les leçons que lui donne Monsieur de Sotenville, nous ne pouvons, finalement, que prendre en pitié celui qui est parfaitement humilié. Ainsi voyons-nous que, même dans le traitement des éléments comiques de la pièce, le metteur en scène n'oublie pas son parti pris pour la dramatisation de la situation du personnage principal.

Le mari trompé s'attire par conséquent la sympathie du spectateur, laquelle est renforcée par d'autres choix de mise en scène, notamment l'utilisation de l'espace qui souligne toujours l'isolement de George Dandin. En effet, celui-ci se trouve très souvent du même côté de la grille de fer forgé que le spectateur ; cette grille traverse la scène, symbolisant facilement l'obstacle infranchissable sur lequel se bute le pay-

2. On connaît l'existence d'une farce du XV^e siècle intitulée *George Le Veau* ; par ailleurs, depuis le Moyen Âge et chez Rabelais, *Dandin* désigne un bourgeois de robe ridicule.

san désireux de faire partie de la noblesse. On ne peut que plaindre cet homme devenu objet de raillerie et de mépris.

Mais quelle a donc été sa faute pour qu'on se comporte de cette façon envers lui ? George Dandin est-il puni d'avoir voulu accéder à la noblesse, en d'autres mots d'avoir voulu être ce que manifestement il ne peut pas être, un « honnête homme », qui, selon les termes de Montaigne, était « un homme affable, de conversation agréable » ? C'est ainsi que l'on interprétait la morale de cette comédie, à l'époque de Molière. En effet, quand la pièce a été jouée lors du Grand Divertissement royal, à Versailles, en juillet 1668, devant la cour de Louis XIV, le Programme des fêtes annonçait ainsi la comédie en trois actes : « Le sujet est un paysan qui s'est marié à la fille d'un gentilhomme et qui, dans tout le cours de la comédie, se trouve puni de son ambition³. » Et tout le monde de rire du bourgeois dupé. Mais Molière se moquait tout autant des nobliaux de province aussi prétentieux que vaniteux qui chicanaien continuellement le paysan. Or, ils sont peut-être ridicules ces nobles que l'auteur a affublés d'un nom sans équivoque, les de Sotenville, mais ils sortent tout de même gagnants de cette histoire de mœurs où ils auront trahi sans vergogne une des valeurs principales sur lesquelles ils prétendent bâtir leur « honneur » : la vertu. C'est ainsi que Molière réussissait à satisfaire ses protecteurs, bien qu'il attaquât leurs « vices ». On pouvait bien rire des défauts de ceux qui entachaient la réputation de la classe à laquelle on appartenait ! Encore aujourd'hui, ne peut-on dire que ceux à qui s'adresse la charge sont ceux-là mêmes qui se reconnaissent le moins dans les personnages de comédie ? Voilà bien la force de ce genre théâtral...

Marcel Delval ne nous propose-t-il pas plutôt un Dandin puni d'avoir été témoin de la décadence des nobles ? La morale à retenir — si morale il y a — ne serait plus alors que chacun devrait rester à sa place, mais qu'il ne vaut pas la peine d'accéder à une classe sociale dépravée qui ne mérite plus le respect. Ainsi non seulement certains aspects de la pièce de Molière — la complexité psychologique du personnage de Dandin et la fin malheureuse — annoncent-ils un genre théâtral encore à venir, le drame, mais le propos même de l'auteur, vu sous l'angle de Marcel Delval, laisse présager le déclin de l'aristocratie. Molière apparaît alors vraiment comme le précurseur du genre nouveau, dont Diderot établira la poétique au XVIII^e siècle, et l'annonciateur du mouvement social qui mènera à la Révolution.

Deux victimes plutôt qu'une

Il est un autre sujet à propos duquel il faut souligner l'esprit avant-gardiste de Molière. Si celui-ci faisait dans l'exorcisme en écrivant — et en jouant — le personnage de George Dandin puisque l'on sait que sa jeune épouse Armande (qui interprétait Angélique à la scène !) ne lui était pas particulièrement fidèle, il n'en demeure pas moins qu'il émane du discours des femmes dans sa pièce un parfum de féminisme avant la lettre. Bien des metteurs en scène auront su exploiter cette veine souvent présente chez Molière. Ceux qui ont eu le plaisir de voir *l'École des femmes*, montée par René Richard Cyr il y a quelques saisons⁴, se rappellent le jeu extraordinaire d'Anne Dorval dans la scène où Arnolphe fait lire les *Maximes du mariage* à une Agnès qui saisit tout à coup tous les enjeux de ce texte. Dans *George Dandin*, ce

3. Tiré de *Littérature — textes et documents — XVII^e siècle*, collection dirigée par Henri Mitterand, Paris, Nathan, 1987, p. 287.

4. Ce spectacle a fait l'objet de trois articles dans *Jeu* 57, 1990.4.



Photo : Yves Renaud.

que Molière fait dire à Angélique est particulièrement revendicateur et assure au personnage un rôle beaucoup plus important que celui de l'épouse infidèle dont le batifolage provoque tout ce charivari. Comme dans le cas de Dandin, Molière a dessiné là un personnage qui aura une nombreuse descendance dans l'histoire du théâtre. Quand Angélique établit clairement qu'elle n'entend pas se soumettre à son mari parce qu'il ne lui a pas demandé son avis avant de l'épouser, elle affirme sa liberté et reconquiert le peu de territoire dont elle peut encore jouir. Ainsi son aventure avec Clitandre, bien plus qu'une histoire d'amour, prend-elle l'allure d'une révolte à la fois contre l'autorité paternelle qui a conclu ce mariage par intérêt monétaire et contre l'autorité du mari qui prétend pouvoir exiger la fidélité de sa femme.

On le sait, les nobles avaient trouvé à contourner les inconvénients de la mésalliance en se permettant une courtisanerie plus ou moins clandestine, mais George Dandin, qui ne connaît pas plus ces

manières-là des « grands » que les autres, ne saura s'y plier. « Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie ? » demande-t-il à sa femme qui veut lui faire accepter le fait qu'on la courtise. Celui « d'un honnête homme, répondra-t-elle, d'un honnête homme qui est bien aise de voir sa femme considérée », confirmant ainsi que la coutume de la galanterie est bien établie chez les nobles. Et quand il lui dira que « les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là », il s'attirera la réplique cinglante de celle qui sait très bien que, si le bourgeois a eu l'orgueil de vouloir faire partie de la noblesse, il devra se conformer à ses habitudes : « Oh ! les Dandins s'y accoutumeront s'ils le veulent⁵. » Comment mieux résumer le dilemme dans lequel se trouve le personnage ? Lui qui croyait dorénavant appartenir à une classe de gens dont les valeurs étaient irréprochables, il se voit contraint, pour être pleinement accepté, de faire fi des valeurs qu'il avait voulu adopter.

5. Molière, *op.cit.*, acte II, scène 2, p. 58.

Dans le film que Roger Planchon a réalisé d'après la pièce de Molière, la dernière image laisse voir une Angélique coquine et un Dandin devenu apparemment consentant, attablés devant un bon repas. Il s'agit là d'une interprétation bien particulière de la conclusion à laquelle Dandin arrive pour survivre dans ce monde nouveau pour lui. Comme le mari et la femme sont coincés tous deux dans une situation qu'ils ne contrôlent pas vraiment, ils deviennent complices et acceptent les règles du jeu. Bien différente est la lecture de Marcel Delval : c'est par dépit devant son impuissance à sauvegarder son honneur, tel qu'il l'entend, que Dandin se suicidera. Mais cet honneur, Angélique n'en a rien à faire. Victime elle-même, elle a recours au seul moyen que sa condition lui permet : la ruse. Elle se vengera de ce qu'on lui aura imposé en acceptant les avances du gentilhomme Clitandre.

Violette Chauveau joue une Angélique qui porte bien son nom, du moins dans les premières scènes. Jeune, jolie et naïve, la demoiselle semble la proie facile pour un courtisan. Tentée par l'aventure, elle se laissera conseiller par sa servante Claudine quand viendra le temps des manigances pour tromper et ensuite confondre le mari cocufié. On la verra même pleurer sur l'épaule de Dandin dans une tentative pour l'amadouer. Le spectateur se laisserait presque prendre à son jeu, comme Dandin d'ailleurs par moments, d'autant plus qu'elle paraît très ébranlée par la conduite de son amant qui se présente à leur rendez-vous complètement ivre. La déception se lisait sur son visage de jeune fille qui venait de voir s'écrouler un rêve. En somme, elle n'apparaît pas tant méchante que désespérée d'avoir été piégée. Le zèle qu'elle retrouvera pour combattre Dandin sera l'effet de la haine que Claudine porte manifestement à son maître et qui nourrit

celle d'Angélique. Cette hostilité pourrait s'expliquer par bien plus qu'une simple connivence entre les deux femmes, car le jeu que la mise en scène de Delval assigne à Marie Tifo pour le rôle de la servante laisse croire qu'elle pourrait bien être la paysanne que Dandin regrette de ne pas avoir mariée. Claudine a donc, elle aussi, un motif de vengeance, ayant été séduite puis abandonnée.

En fait, toutes les femmes, dans cette pièce, ont été manipulées. Il est aisé de penser, par exemple, que Madame de Sotenville voit dans le mariage de sa fille la répétition de ce qu'elle a vécu elle-même. Par conséquent, et bien qu'elle s'en défende, elle ne désapprouve peut-être pas l'inconduite de sa fille autant que le laisse entendre le discours que lui impose le respect de sa réputation. En tout cas, elle n'insiste pas fort pour qu'on apporte les preuves de l'adultère.

Le beau Clitandre...

On reprochera inmanquablement à qui-conque d'empêcher l'amour entre deux tourtereaux, jeunes et beaux. Cela ne se fait pas ! L'amour romantique a toujours tout le monde de son côté. Alors, si l'on ne veut pas que le spectateur prenne irrémédiablement leur parti, il faut briser l'aura qui les entoure. Ce que n'a pas manqué de faire Marcel Delval, en proposant un Clitandre infatué et prétentieux. La caricature ne pouvait être plus critique. Il l'a affublé d'un costume singulièrement ostentatoire, d'un rouge vif, qui sert admirablement la superbe de l'homme. Mais surtout, il en a fait un libertin débauché : il tripote Claudine alors qu'il attend Angélique, il ment effrontément et il boit comme un soulon avec Lubin — avec lequel d'ailleurs il a échangé quelques éléments de costume à la fin, ce qui ne manque pas de donner une image nette de sa déchéance.

Il était tout à fait plausible de voir ainsi ce personnage de Molière. En admettant que l'auteur ait eu quelque affinité avec les libertins, les vrais, ceux pour qui le plaisir faisait partie d'une philosophie plus large de la vie rejetant, entre autres, les contraintes religieuses, il n'empêche qu'il pouvait très bien voir d'un œil moqueur les profiteurs et les débauchés. Le terme libertinage n'a pas toujours eu la connotation négative que plusieurs lui attribuent, mais un portrait comme celui que nous offre ce Clitandre, interprété avec justesse par Pier Paquette, contribue certainement à faire condamner ses adeptes qui n'y ont vu qu'un moyen d'assouvir leurs désirs égoïstes. De fait, Marcel Delval a accentué la charge contre les précieux que l'on rencontre souvent chez Molière.

Par ailleurs, c'est chez Clitandre que s'inscrit le mieux le thème de l'hypocrisie. Le vicomte ment à tout le monde : à Angélique, aux de Sotenville et, bien entendu, à Dandin. Son costume, sa gestuelle, le ton avec lequel il déclame, bref, la totalité de sa figure scénique constitue l'incarnation parfaite du *faux*. Quoiqu'on puisse voir dans le maquillage exagéré qu'il arbore un clin d'œil de Marcel Delval au jeu théâtral du XVII^e siècle, on ne peut que le considérer comme l'emblème même de la satire molièresque à l'égard des « pomponnés » sournois. Aussi les spectateurs ne sont-ils pas si étonnés quand ils voient Clitandre insister avec quelque violence pour qu'Angélique reste avec lui cette fameuse nuit du rendez-vous où il comptait bien « avoir son dû », comme le dit si bien l'expression machiste. Personne alors, pas même Angélique, ne trouve défendable le comportement de Clitandre. Cela vient donner du poids à l'interprétation proposée précédemment, à savoir que cette classe à laquelle Dandin aspirait ne vaut pas les efforts qu'il doit consentir pour y accéder.

En somme, si George Dandin se fait berné, ceux qui le bernent sont aussi grotesques que lui, sinon davantage. Voltaire, quelque soixante-dix ans après la création de la pièce, résumera ainsi ce qu'il en pense :

[...] si on ne reprocha rien à la conduite et au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce : quelques personnes se révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne un rendez-vous à son amant. Elles pouvaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait George Dandin d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule⁶.

6. Voltaire, *Vie de Molière avec des petits sommaires de ses pièces*, Paris, Gallimard, 1992, p. 58-59. (Ce texte a été publié pour la première fois en 1739.)



Voltaire juge les personnages de Molière : Monsieur de Sotenville est ridicule, Dandin sot et Angélique coquette (ce qui apparaît bien comme le moindre de ces trois défauts). Et c'est bien le ridicule des nobles décadents que Marcel Delval a rendu coupable de la déconvenue de George Dandin. Dans ce spectacle, Gilles Pelletier et Marthe Turgeon ont offert une caricature implacable du couple de Sotenville, pendant que Normand Chouinard, comme toujours, a très bien servi Molière par un jeu habile qui mariait la surprise de celui qui croyait avoir fait un bon coup avec la déception de celui qui découvre qu'on se joue de lui. Son Dandin était troublant parce qu'on se prenait de pitié pour lui sans toutefois que l'on puisse oublier la responsabilité du bourgeois parvenu dans son propre malheur et celui d'Angélique. Marcel Delval aura gagné son pari de la dramatisation de cette comédie, en misant sur la contradiction dans laquelle se retrouve le personnage principal. Cela ressemble étrangement aux tourments que bien des personnages du drame bourgeois, depuis cette époque, auront eu à vivre.

Normand Chouinard
(Dandin) et Violette
Chauveau (Angélique).
Photo : Yves Renaud.

Louise Vigeant

« Arlequin, serviteur de deux maîtres »

Texte de Carlo Goldoni. Mise en scène : Serge Denoncourt, assisté de Nadine Deschênes ; décor : Pascale Deschênes ; costumes : Pascale Déry ; accessoires : Claudine Robitaille et Colombe Raby ; éclairages : Martin Labrecque ; son : Daniel Ross. Avec Robin Aubert (Arlequino, Smeraldina), Claude-Michel Coallier (Florindo Aretusi, Brighella, Smeraldina), Nathalie Costa (Frederigo, Beatrice, Brighella), Karen Hader (Clarice, Brighella, un garçon), Martin Héroux (Silvio, Smeraldina), Joël Marin (Dottore Lombardi, Brighella, un garçon d'auberge, un portefaix), David Savard (Pantalone Dei Bisognosi). Coproduction des Enfants de Bacchus et du Théâtre de l'Opsis, présentée au Théâtre de la Bibliothèque du 16 novembre au 10 décembre 1994.

Effets : de mode, de voix, de corps

La *commedia dell'arte*, ou ce qui en tient lieu dans l'imaginaire des créateurs québécois, paraît nourrir nombre de spectacles contemporains. Dans une société où le théâtre doit faire rire, sous peine d'être jugé élitiste, cette influence n'a pas de quoi surprendre. Une récente production d'un texte de Goldoni au Théâtre du Nouveau Monde, *la Locandiera*¹, avec ses ris et ses hurlements, ses trébuchements et son bon gros comique peuple, ses répliques en italien non traduites et ses grimaces, relevait de cette façon de penser le théâtre. Coproduit par les Enfants de Bacchus et le Théâtre de l'Opsis, *Arlequin, serviteur de deux maîtres*, aussi de Goldoni, cédait à quelques-uns des mêmes travers — en plus d'en avoir en propre —, mais il passait la rampe grâce à son énergie, à un traitement fécond des voix et au personnage d'Arlequino.

1. Voir le dossier consacré à cette production dans *Jeu* 70, 1994.1.